
Le dernier livre

The last book

Das letzte Buch

Michel Melot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/263>

DOI : 10.4000/lha.263

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2010

Pagination : 113-119

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Michel Melot, « Le dernier livre », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 20 | 2010, mis en ligne le 10 décembre 2012, consulté le 08 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lha/263> ; DOI : 10.4000/lha.263

Ce document a été généré automatiquement le 8 février 2020.

Tous droits réservés à l'Association LHA

Le dernier livre

The last book

Das letzte Buch

Michel Melot

- 1 Google est né en 2002 : ce millénaire avait deux ans. Le message que nous livre Victor Hugo dans le chapitre « Ceci tuera cela » de Notre-Dame de Paris peut être transposé sans dommage à l'époque que nous vivons, confirmant, deux siècles après sa naissance, sa réputation de prophète. Son pressentiment, dit-il, avait deux faces. La première était l'idée que la presse tuera l'église, la seconde que la pensée humaine change de forme lorsqu'elle change de mode d'expression. Tenu en 1831, ce propos émanait d'un contexte bien particulier, mais on peut en vérifier de tout temps la pertinence.
- 2 En 1831, la suppression de la censure par la monarchie de Juillet avait provoqué une éruption de journaux. L'industrialisation de l'imprimerie permettait de tirer des quotidiens à trois mille ou des hebdomadaires à cent mille exemplaires. Ce n'est plus le livre qui menace l'église, c'est la presse. La vérité est entre toutes les mains, mais c'est une autre sorte de vérité, contestable et relative. Le livre avait atteint ses limites. Dans son volume compact, immuable, prisonnier de sa couverture, ce « quadrilatère pensant », la vérité, de plus en plus mouvante, fut toujours à l'étroit. Sectionné en tomes, en livraisons périodiques, le livre voyait son unité émiettée. Les feuilles volantes de la fin du XVI^e siècle suivaient l'actualité. Ils devinrent périodiques avec les gazettes au XVII^e siècle.
- 3 On aurait pu dire aussi du livre qu'il a tué la parole. Platon se méfiait, non sans raison, de l'écriture elle-même ; certains mystiques ont condamné l'écriture et même la parole comme des dégéné-rescences de la seule et vraie connaissance, celle que l'on pratique par communion directe avec l'Esprit ou, pour Jean-Jacques Rousseau, avec la Nature, ce qui lui fit écrire : « Je hais les livres¹François Fièvre2013-06-06T17:11:00. » Le livre paralyse l'idée, attente à son intégrité ; étouffoir de l'émotion, il assèche le sentiment. Mais tant que cette inertie du texte déposé dans le livre fut l'affaire des seuls lettrés, la vérité en était contrôlée et maîtrisée par un clergé vigilant qui en tirait son prestige et son autorité. L'invention de « l'écriture mécanique », en mettant la Bible entre toutes

les mains, sema dans l'Église catholique un trouble dont elle ne se remit pas. Telle est l'histoire que commente Victor Hugo et qui, après 1830, avec l'essor de la presse et les débuts d'une démocratie, redevenait d'actualité.

- 4 On crut ensuite que le périodique allait tuer le livre, puis ce fut le phonographe, première technique après l'écriture capable de transporter la parole en l'absence de son locuteur. Puis ce furent la radio et la télévision et même la bicyclette, instrument du diable qui remplace la lecture utile par le voyage futile². L'écriture périodique fut la cible des gardiens du temple. Les prédicateurs catholiques, du haut de leurs chaires, s'emportèrent dans leurs prêches contre le danger de corruption des esprits³. Pour les écrivains consacrés, le feuilleton fut longtemps un genre méprisable. Victor Hugo lui-même refusa que *Les Travailleurs de la mer* fût publié en feuilleton avant l'édition en volume, comme le nouveau modèle économique en avait donné l'habitude. « La presse est devenue l'un des fléaux de la société et un brigandage intolérable », tonnait Voltaire, tandis que Diderot, dans l'article « Gazette » de son *Encyclopédie*, ricanait : « Tous ces papiers sont la pâture des ignorants, la ressource de ceux qui veulent parler et juger sans lire, le fléau et le dégoût de tous ceux qui travaillent. » Rousseau, en 1755, ironise : « Vous voilà donc, Messieurs, devenus auteurs périodiques. Je vous avoue que votre projet ne me rit pas autant qu'à vous⁴... » Voilà l'écrit, puis le livre et enfin la presse voués aux gémonies, dans une cascade de catastrophes de la pensée.

« L'effroi des clercs »

- 5 Goethe déjà se plaignait de la publication de livres non reliés, indignes de leurs lecteurs. En 1860, un chroniqueur du *Journal amusant* se lamente :

« Il y a 25 ans, pour avoir un livre, un seul volume, on tirait de sa poche sept francs cinquante centimes, mais l'acheteur avait au moins un bon livre, quelque volume de Victor Hugo ou d'Alfred de Musset, un in-octavo qui ne devait pas déshonorer la bibliothèque. Aujourd'hui, la progression du bon marché allant toujours de l'avant on a pour 7 F 50 à peu près douze volumes, mais douze ouvrages de pure camelote qui encombrant la maison, obstruent la mémoire, gênent la circulation d'un appartement et fait ressembler la tête d'un pauvre homme à la boutique misérable d'un marchand de pacotille⁵. »
- 6 L'installation de la République dans les années 1870 fut, en France, l'occasion de nouvelles campagnes contre le livre et la presse qui menaçaient l'ordre établi et principalement l'Église catholique. La fameuse loi sur la liberté de la presse du 29 juillet 1881, recopiée dans toute l'Europe, provoqua la parution de milliers de titres nouveaux lancés à l'assaut des croyances et des morales, pendant que la loi sur l'éducation gratuite et obligatoire du 28 mars 1882 multipliait les livres pédagogiques. L'édition connut alors sa première grande « crise », que les intellectuels bien pensants interprétèrent comme une défaite de l'esprit. Cette prétendue crise ne ruinait que l'édition classique et apparaît avec le recul n'avoir été qu'une crise de surproduction. Ce n'est pas la « fin du livre » qui inquiétait le monde des lettres, mais sa vulgarisation et, pour les éditeurs, la forte concurrence.
- 7 Le savoir est en danger. Les attaques contre la presse sont fondées sur des arguments objectifs : Véhiculé par la presse et le livre bon marché, il est fragmentaire, il est grégaire, il est éphémère et périssable, enfin, commandité la plupart du temps par la publicité ou la propagande, il est partisan, donc menteur. Le procès de la culture de masse est commencé. Pour certains, la culture de masse est la négation de la culture,

pour d'autres, la culture de masse n'existe qu'au moment où les masses ont accès à la culture. Loin d'avilir la pensée, les livres populaires élèvent au contraire une catégorie de lecteurs qui jusqu'alors n'y avaient point accès. Le débat se poursuit de nos jours. Les défenses du livre lettré n'empêchent pas le succès des livres populaires et des revues dans lesquelles s'expriment ceux-là même qui en dénoncent les dangers. Elles sont reprises, dans les mêmes termes, dans les polémiques actuelles contre le savoir Internet. Le thème de la mort du livre, aussi vieux que le livre lui-même, resurgit lorsque, en 1984, apparurent les ordinateurs portables et s'enflamma dans les années 1990 avec la vague de l'Internet, qui déverse sur le monde son savoir éphémère et instable.

- 8 L'essor de la presse en 1830 avait configuré les esprits d'une manière nouvelle, qui permettait son actualisation, sa diffusion plus rapide et plus large, au détriment de sa longévité et plus sujette à l'erreur. Le même scénario se déroule, suscitant à nouveau « l'effroi des clercs » pour les raisons que Victor Hugo a analysées. On peut créditer Hugo d'une lucidité particulière. L'idée nouvelle selon laquelle le support de la connaissance induit la forme du savoir, est passée dans le sens commun sous la formule célèbre de McLuhan pour qui « le *medium* est le message », et avec l'approche « médiologique » que défend Régis Debray, cherchant à comprendre comment les idéologies et les modes de pensée, les religions mêmes, sont tributaires de l'évolution des techniques. Révolutions après révolutions, du rouleau au codex, du manuscrit à l'imprimerie, du livre au périodique, du périodique aux bases de données, en passant par les publications à feuillets mobiles de l'*Encyclopédie française* des années 1930, la pensée change de forme lorsqu'elle change de mode d'expression. Les clergés et les académismes ne peuvent plus que se lamenter sur leur obsolescence.

« L'imprimerie tuera l'architecture »

- 9 Avant l'écriture, autorité diffuse mais contrôlée par les scribes, c'est l'architecture, le monument, qui rendaient visible l'autorité, de façon massive et immuable. L'alternative entre l'architecture et l'écrit ne date pas d'hier. L'écrit peut être considéré comme une réduction du monument, autorisant des cultes voyageurs et souvent conquérants. Dans des peuples nomades comme ceux du Moyen-Orient, la vérité se transporte sous forme de papyrus et de toiles, à défaut de monuments. La stèle, mi-architecture, mi-inscription, est le support intermédiaire entre le temple et le livre. Les Tables de la Loi, dans l'Arche d'Alliance, abritée sous une tente à peu près vide, jouent ce rôle en dans l'attente de la construction du temple, qui ne sera possible qu'après qu'on aura atteint la terre promise. L'architecture n'est pas qu'une expression métaphorique des croyances, elle est une forme symbolique, comme celle qu'a décryptée Panofsky sous la forme des ogives de la cathédrale – ces mêmes ogives sont « revenues des Croisades comme les nations avec la liberté », dit Hugo avant Panofsky. Le support de la foi configure la croyance elle-même. L'édifice ou la statuaire engendrent l'idole, comme Moïse le savait bien devant le veau d'or, et l'écrit est le véhicule d'un dieu abstrait impensable et dont on interdit la figuration autrement que par son Nom. La stèle, le rouleau, le livre, porteurs de signes conventionnels, ouvrent la voie des monothéismes⁶. Ce sont encore des objets bien enclos, auxquels on peut faire confiance pour protéger une vérité unique. Mais quels dieux va servir la presse, espèce dégradée de l'imprimé ? Et quelle vérité peut receler un écran au contenu fugace ?

- 10 La cathédrale, le livre, deux formes de clôture. De l'un et de l'autre, la pensée s'est émancipée. Et cependant, leur clôture résiste. En même temps qu'elle s'affranchit de tout attachement, la pensée conserve ses pénates. Jamais on n'aura imprimé autant de livres que depuis l'invention d'Internet. Jamais on n'aura dressé autant de frontières entre les pays que depuis qu'on peut les survoler. Jamais on n'aura construit autant de musées, de bibliothèques et de théâtres depuis que l'on peut tout avoir chez soi, sur un écran, au bout des doigts. L'entreprise Google ne cache pas ses ambitions universalistes dans le sens que nous rappelle l'étymologie du « catholicisme ». Je m'étonnai auprès d'un des directeurs de Google que son entreprise investisse des sommes fabuleuses pour amasser des millions de textes anciens et en permettre l'accès gratuitement, sans l'espoir des publicités qui assurent les revenus de l'entreprise. C'est, me répondit-il, que nous devons tout avoir, et lorsque nous numérisons la carte du monde, nous n'oublions ni les océans ni les déserts, où pourtant aucun internaute ne viendra chercher la moindre adresse. La mondialisation des pensées ne peut être qu'universelle mais elle ne peut se passer de relais bien inscrits sur le sol de chacun. La circulation des idées suppose que l'espace soit bien balisé. La multiplication des édifices culturels est un phénomène mondial. Presque tous les pays ont reconstruit, depuis vingt ans, leur bibliothèque nationale, et pas seulement parmi les pays riches. Le pape des nouvelles technologies, Bill Gates, a fait construire à ses frais l'énorme bibliothèque publique de Seattle, ville du siège social de son entreprise Microsoft. Retour au monument, hommage de l'immatériel au solide, Bill Gates n'y voit pas qu'une marque de prestige : la bibliothèque de Seattle abrite dans ses réserves la collection de livres anciens qu'il a réunie, où se trouve le fameux codex de Léonard de Vinci, acquis à prix d'or. Si Bill Gates avait vécu huit siècles plus tôt, il aurait fait construire un monastère.

« On scella chaque tradition sous un monument »

- 11 Hugo avait visé juste : ce n'est pas tant la cathédrale comme forme architecturale qui est menacée par l'imprimerie, c'est la religion elle-même et, plus généralement, le mode de pensée qu'elle a fixé. D'ailleurs, en même temps qu'il annonçait, en 1831, la victoire du livre sur l'architecture, Hugo se battait « Contre les démolisseurs » (1829). Les deux combats n'étaient pas incompatibles mais complémentaires. On connaît aujourd'hui le même paradoxe. C'est le livre qui, désormais, fait figure de cathédrale, et l'écran qui vient en saper les assises. Le livre, architecture inexpugnable de la pensée, se voit concurrencé par l'écran électronique, illuminé de toutes les illusions. La marée d'écrits et d'images que l'imprimerie est bien incapable d'engranger, l'électronique vient le relayer, exactement comme le périodique, après le XVII^e siècle, avait pourvu aux insuffisances de livre.
- 12 Et pourtant, pas plus que le livre n'a fait disparaître les édifices, les écrans n'ont fait disparaître les livres. Au contraire, le nombre de publications ne cesse de croître. En vingt ans, le nombre de titres publiés de par le monde a doublé, et les bibliothèques fleurissent comme les monastères au XII^e siècle, provoquant, comme en 1880, une surproduction dont les éditeurs ont à supporter les conséquences (notamment la réduction des tirages et l'explosion des coûts de diffusion) qu'ils appellent « la crise de l'édition » et que les lettrés, privés de leur piédestal, déplorent. L'écrit moderne n'est plus cet imprimé, objet de toutes les peurs et de toutes les condamnations, c'est l'écrit immédiat, venu de tous, communiqué partout en un instant. Nulle vérité n'est avérée,

aussitôt dépassée, démentie, corrigée, complétée. Pis encore, le lecteur peut donner son avis, répondre de manière si primesautière qu'on ne sait plus où et qui sont les auteurs. Le billet d'humeur remplace l'opinion réfléchie. L'improvisation tient lieu d'expertise. Dès lors, la pensée humaine n'a plus les mêmes périmètres. L'exhaustivité est hors de portée, la preuve n'est plus discernable qu'après un long travail de traçabilité. Le document, jadis était une chose : un papier scellé chez le notaire, une pièce à conviction sur le bureau du juge, une espèce inconnue sous la lamelle du microscope. Désormais, le document est un contrat de confiance volatil entre plusieurs parties. La notion de vérité n'est plus un argument d'autorité, une affirmation venue d'en haut, de quelque instance suffisante pour intimider ou convaincre. Dans le livre, comme dans l'art roman, « on [...] sent partout l'autorité, l'unité, l'impénétrable, l'absolu, [...] partout le prêtre, jamais l'homme, partout la caste, jamais le peuple ». Victor Hugo, de nos jours aurait tenu un blog. La vérité n'est plus, avec Wikipédia, que la somme des erreurs humaines, sans cesse sanctionnées, complétées et corrigées. C'est la continuation du principe de la bibliothèque, vérité multiple, antidote au livre unique, totalisant voire totalitaire. « Je crains l'homme d'un seul livre », disait saint Thomas. « Toute civilisation commence par la théocratie et finit pas la démocratie », nous dit Victor Hugo.

- 13 L'écriture a changé l'esprit humain, instituant « la raison graphique » comme l'a montré Jack Goody : une raison linéaire, orientée, induisant une chronologie et son déterminisme, mais plus encore une raison tabulaire, défiant toute oralité⁷. L'écriture soulage la mémoire et dispense de la parole, jadis décisive, devenue un mode de communication frivole et peu fiable. L'oralité avait développé ses genres littéraires, l'épopée qu'on déclame en public, la fable qu'on raconte aux enfants, la poésie rythmée par la langue. Le livre a développé les siens, sous la forme inexorable du récit : l'histoire d'abord, qui suit fidèlement le déroulement des pages, avec un début et une fin nécessaires. La biographie elle-même dut se plier au genre jusqu'à devenir ce que les historiens de la littérature appellent l'autofiction.
- 14 L'image, intemporelle, échappe à la linéarité de l'écriture normée. Autour des architectures elle trouvait sa place volumétrique, son extension dans l'espace, son inscription dans un cadre. Les cathédrales leur tenaient lieu de livre. Mais le livre tout puissant l'a domestiquée sous la forme d'une illustration, aplatie et limitée dans l'espace d'une page où elle est mal à l'aise, interrompant la progression du texte pour lequel le livre a été conçu. Beaucoup d'écrivains se plaignaient de cette servitude qui, tout en emprisonnant l'image dans la page, affaiblissait le texte. On connaît les sorties de Flaubert contre les illustrateurs et la fermeté de Mallarmé qui ne veut « aucune illustration ». Le monde de l'image a gagné la partie. L'écran a remplacé la page. Dans le livre, le texte dicte son espace à l'image ; dans l'écran aux apparitions fugitives, c'est l'image qui dicte le sien à l'écrit.

« C'était pressentiment que la pensée humaine en changeant de forme allait changer de mode d'expression, que l'idée capitale de chaque génération ne s'écrirait plus avec la même matière et de la même façon, que le livre de pierre, si solide et si durable allait faire place au livre de papier, plus solide et plus durable encore. »
- 15 On pourrait trouver paradoxal de trouver le papier plus solide et plus durable que la pierre des cathédrales. Mais la multiplication infinie que permet l'imprimerie rend inexpugnables les vérités qu'elles répandent. Chaque livre est fragile mais l'ensemble des livres est indestructible. De même, les vérités vacillantes sur chacun de nos écrans

sont protégées par leur diffusion planétaire. La mémoire aussi change de formule, elle ne dépend plus de chacun d'entre nous. L'espace privé devient espace public. L'imprimé subsiste à titre conservatoire, lieu d'ancrage d'un océan tumultueux. Comme la cathédrale a survécu à l'imprimerie, le livre survit à l'ordinateur. Mais il ne joue plus le même rôle, il conserve et transmet au-delà des générations. Il devient un objet sacré, comme tout objet d'art ou de liturgie, qui cherche encore son dieu.

- 16 Des cathédrales, nous en avons encore, et de plus en plus, mais elles ne servent plus la même cause. Les plus belles cathédrales françaises ont été sur les listes de l'Unesco, mais, à ce titre, elles doivent abdiquer toute confession : les monuments classés ne doivent être suspectés d'aucun prosélytisme par l'une ou l'autre religion. De même que le crucifix est devenu une sculpture, devant laquelle, au musée, comme le fait remarquer André Malraux dans sa « Métamorphose des dieux », on ne vient pas s'agenouiller, le temple est devenu théâtre, musée ou bibliothèque. Les édifices culturels ont remplacé, pour les urbanistes et les édiles, la place qu'occupaient les églises, souvent transformées en monuments touristiques ou en salles de concert. Les capitales modernes ne sont plus scandées par les clochers ni même par les beffrois, mais par les signaux orgueilleux des architectes contemporains qui rivalisent dans des chantiers pharaoniques, de l'opéra de Melbourne à celui de Pékin, du musée de Bilbao à la Pyramide du Louvre, du Centre Georges Pompidou à la Bibliothèque nationale de France. À Los Angeles, le Getty Museum, auquel on accède par un long chemin de croix, est conçu comme une nouvelle Acropole. Comme nos cathédrales classées au patrimoine mondial dans l'oubli de leur signification religieuse, le dernier livre ne sera, peut-être, qu'un objet d'art.

NOTES

1. . Philippe Ricaud, « Contre le livre : le biblioclasme comme posture intellectuelle », Pascal Lardellier et Michel Melot (dir.), *Demain le livre*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 157-172.
2. . Catherine Bertho-Lavenir, « Le vélo entre culture et technique », *Cahiers de médiologie*, n°5 (« La Bicyclette »), 1998, p. 9-16.
3. . Voir les nombreux exemples dans Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Bibliothèque publique d'information, Fayard, 1989.
4. . Jean-Noël Jeanneney, *Une histoire des médias des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 1996, p. 49 et suiv.
5. . *Le Journal amusant*, n° 249, 1860.
6. . Régis Debray, *Dieu, un itinéraire*, Paris, Odile Jacob, 2001.
7. . Jack Goody, *La Raison graphique*, trad. fr. Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Minuit, 1974.

RÉSUMÉS

La formule « Ceci tuera cela », par laquelle Victor Hugo oppose l'imprimé à la cathédrale, s'applique aujourd'hui au débat entre l'ordinateur et le livre. Le livre et l'architecture sont deux espaces clos et définitifs, d'où la pensée a toujours cherché à s'émanciper, provoquant chaque fois le même dilemme, du temple au rouleau, du livre au journal. En affirmant que « la pensée humaine change de forme lorsqu'elle change de mode d'expression », Hugo se fait précurseur de McLuhan pour qui « le message est le médium », ou de la médiologie de Régis Debray qui étudie comment les techniques et les supports modèlent nos idéologies et nos croyances. L'imprimé n'a pas tué l'architecture, pas plus que l'ordinateur n'a encore tué le livre. Mais il a changé la religion et le rôle de l'architecture. Les édifices culturels, musées et bibliothèques, remplacent les lieux de culte dans l'urbanisme moderne. De même que les cathédrales sont devenues des monuments historiques classés au patrimoine mondial, le livre, à son tour, ne sera peut-être plus qu'un objet d'art ou d'archéologie.

The words “This will kill that”, through which Victor Hugo opposes print and cathedral, apply very much to the debate between computer and book that is thriving nowadays. Books and architecture both, are enclosed and definitive spaces, out of which the thought processes have always tried to free themselves, causing each and every time the same dilemma, from the temple to the scroll, from the book to the newspapers or magazines. By stating that “the human thinking changes its form when its medium changes”, Hugo becomes a precursor of McLuhan for whom “the message is the medium”, or of Régis Debray's mediology that analyses how techniques and medium shape our ideologies and our beliefs. The print didn't kill the architecture, and the computer hasn't killed the books. But it changed the religion and the function of the architecture. Cultural institutions, museums and libraries now substitute themselves for the places of worship in modern urbanism. In the same way that cathedrals became historical monuments listed as world heritage site, it might now be time for books to become art objects or archeological objects.

Der Ausdruck « Dieses wird jenes töten », mit welchem Victor Hugo das gedruckte Buch der Kathedrale entgegensetzt, kann heute zwischen Computer und Buch verwendet werden. Buch und Architektur sind zwei geschlossene und festumrissene Bereiche, aus welchen heraus sich der Gedanke immer wieder zu emanzipieren versucht hat. Es erregt dann jedes Mal das gleiche Dilemma, vom Tempel zur Papierrolle, vom Buch zur Zeitschrift. Hugo behauptet, dass der menschliche Gedanke sich je nach den Änderungen seiner Ausdrucksformen umgestaltet. Er erweist sich als der Wegbereiter eines McLuhan: „Message ist das Medium“ oder eines Régis Debray, der untersucht, wie die technischen Mittel unsere Ideologien und unseren Glauben beeinflussen. Buchdruck hat zwar Architektur nicht getötet, ebenso wie der Computer das Buch noch nicht getötet hat. Aber die Religion und die Rolle der Architektur haben sich geändert. Kulturelle Bauten wie Museen und Bibliotheken ersetzen nun Kultusbauten im modernen Städtebau. So wie die Kathedralen als historische Denkmäler und Welterbe angesehen werden, mag seinerseits das Buch nichts anderes werden als ein künstlerischer oder archäologischer Gegenstand.

AUTEUR

MICHEL MELOT

Michel Melot a dirigé le département des estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale, avant de devenir directeur de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou et de diriger l'Inventaire général du patrimoine français au Ministère de la culture. Il est l'auteur de romans (*L'écriture de Samos*, 1993), de nombreux articles sur l'estampe, l'illustration et le livre, ainsi que sur le patrimoine. Son dernier ouvrage est *Daumier, l'art et la République* (Les Belles Lettres, 2008). Il travaille avec Régis Debray dans le groupe des « médiologues » et publie régulièrement dans la revue *Médium*. Il a dirigé le n° 7 des *Cahiers de médiologie* sur « La Confusion des monuments » (1999).